

Fonction et champ de l'angoisse et du symptôme

Pour rendre plus évidente la dialectique structurale que soutient Freud entre les deux topiques (inconscient, préconscient, conscient et ça, moi, surmoi) dans *Inhibition, symptôme, angoisse*, je fonderai ma lecture sur des rapports intension (fonction) - extensions (champs), tels que l'angoisse représente la raison fonctionnelle du processus subjectif en cause et que le symptôme métaphorise l'extension imaginaire dans son rapport aux deux autres, l'extension réelle de l'objet et celle plus symbolique du sens, dont elle ne saurait être détachée sans précisément fixer le symptôme comme métaphore du sujet, autrement dit comme métaphore seconde du lien signifiant.

Par commodité, je commenterai le texte de Freud selon la succession de ses chapitres.

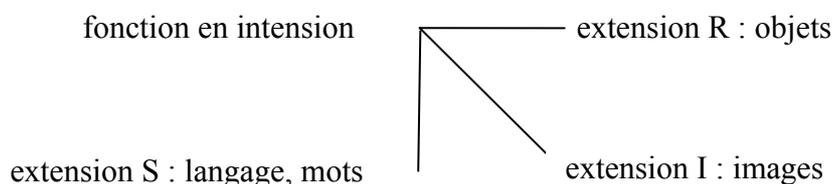
1- L'inhibition

1.1. Les concepts en jeu...

Freud propose de maintenir la distinction entre inhibition et symptôme, alors que ce dernier pourrait très bien être inclus dans le champ du premier du fait que certains sujets ne présentent que des inhibitions auxquelles l'on n'a pas à accorder le qualificatif de symptôme.

1.2. ...correspondent à différentes fonctions du moi

Pour ma part je considère que la structure subjective est d'abord constituée de fonctions articulées entre elles que se concrétisent en éléments divers n'ayant d'autre raison d'être que de leur donner consistance. Je veux dire que ces éléments n'antécèdent en rien les fonctions qui apparaissent les relier. Bien plus, la raison intensionnelle de ces fonctions trouve son expression dans des montages qui en deviennent par là les conditions sous-jacentes à cette raison, qu'on les désigne en extension comme réelles, en tant qu'objets ou valeurs, comme imaginaires, en tant que formes ou modèles, ou comme symboliques, en tant que langage et plus spécialement en tant que signifiants, voire comme mots.



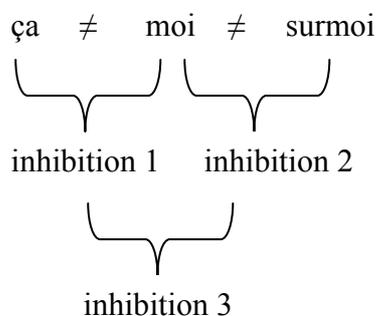
J'entends dès lors la limitation d'une fonction (qu'il s'agisse d'abord, très généralement, de pulsion, de demande, de désir, de jouissance, ou secondairement, et plus spécialement, de leur dépendance à l'égard de la position subjective, donnée comme « moi ») comme la restriction de son passage à l'extension. C'est dire que dans cette définition je ne me limite aux fonctions physiologiques ressources de l'individu, comme tend à le faire Freud. Une inhibition massive implique ainsi une stagnation au poste de l'intension, ce dont je

définis l'autisme. Sous cet angle, une inhibition peut susciter un symptôme, quand bien même il ne prendrait pas une autre allure que celle qu'elle détermine comme telle. Comme dit Freud, cela correspond alors à « un autre type de fonctionnement » (p.1)¹. De toute façon Freud distingue symptôme et inhibition selon le caractère positif ou négatif du processus en cause. Aussi cette polarité du champ symptomatique implique-t-elle la considération des fonctions moins tant comme subjectives (pulsion, désir, jouissance,...) que moïques, puisqu'elles sont des restrictions apportées à des fonctions biologiques ou partiellement biologiques (l'alimentation, la reproduction...) jusqu'à des fonctions sociales (le travail). Mais toutes mettent en jeu un « mixte » concernant à la fois le corps et le moi, tenant lui-même et de la conscience (ou de l'intellect) et de l'inconscient.

Les divers types d'inhibition sexuelle (impuissance psychique) que Freud passe en revue (déplaisir, absence d'érection, éjaculation précoce ou absence d'éjaculation, absence de jouissance, voire fétichisme, chez l'homme ; dégoût, douleur, voire compulsions à valeur phobique et frigidité chez la femme) ont partie liée avec l'angoisse. De toute façon la fonction est perturbée par désintérêt de la libido (détournement : *Abwendung*), détérioration de la fonction (*Verschlechterung*), rendue plus difficile (*Erschwerung*) ou déviée vers d'autres buts (*Ablenkung*), empêchée par un trop de précaution (*Vorbeugung*), interrompue (*Unterbrechung*), voire subissant une tentative d'annulation après-coup.

Les mêmes restrictions concernent l'alimentation dans son lien à l'angoisse d'inanition cette fois, et moins dans un rapport direct à la jouissance sous son angle déplaisant (*Unlust*) : anorexie, boulimie, vomissements sont des symptômes on ne peut plus fréquents aujourd'hui. Plus particulières dans leur rapport à l'inconscient se trouvent les paralysies motrices hystériques. De même le travail sur son versant intellectuel. Sans étendre la liste de ces perturbations, Freud avance que « l'inhibition est l'expression d'une limitation fonctionnelle du moi » (p.4) dépendant de causes (*Ursache*) multiples, ayant toutes en commun un renoncement (*Verzicht*)² à la satisfaction pulsionnelle, ce qui induit l'absence de gain de jouissance (*Lustgewinn* : plus-de-jouir, soit l'objet *a* de Lacan).

Pour moi les inhibitions sont les conséquences de la structure d'après-coup du signifiant qui au temps *t* de sa fonction dépend de ce qu'il sera censé impliquer au temps *t+1* en terme de successeur dont il serait (selon un après-coup rétrogrédient) l'antécédent : le plus-de-jouir est nécessaire par après à la satisfaction pulsionnelle qui l'antécède, comme celle-ci l'est à la reconnaissance de la castration (et de là à toute affirmation), sans quoi il n'y aurait pas de satisfaction ni de jouissance à espérer. Freud explique cette donnée en termes de recouvrement de toute fonction par la libido et l'érogénéisation des appareils corporels en cause. Cela prend de toute façon les caractères d'un conflit du moi avec le ça plus nettement corporel. Dans d'autres cas, c'est de renoncer au conflit avec le surmoi qu'il s'agit (par exemple dans des activités intellectuelles).



¹ Je donne la pagination relative à la publication en 1968 aux P.U.F. de la traduction de M. Tort, revue par J. Laplanche.

² Cf. R.L., intervention au séminaire d'Analyse freudienne, le 15 novembre 2006, « Céder sur son désir ou gagner en jouissance ».

Dans un autre cas encore, c'est sur tout le plan en jeu que le moi restreint ses activités par manque d'investissement (dans le deuil ou la mélancolie par exemple).

Peut-être ajouterai-je à la liste que Freud dresse des inhibitions celle qui correspond à l'érotisation de l'intellectualité.

1.3. Distinction symptôme / inhibition

Quoi qu'il en soit Freud conclut par une différence topique radicale qui permette de distinguer entre inhibition et symptôme, c'est que le symptôme n'a pas trait au moi comme tel: la rupture de dialectique entre intension et extensions n'est pas le fait du moi ou, dit autrement, « le symptôme ne peut plus être décrit comme un processus qui se passe dans le moi ou qui lui est inhérent » (p.5).

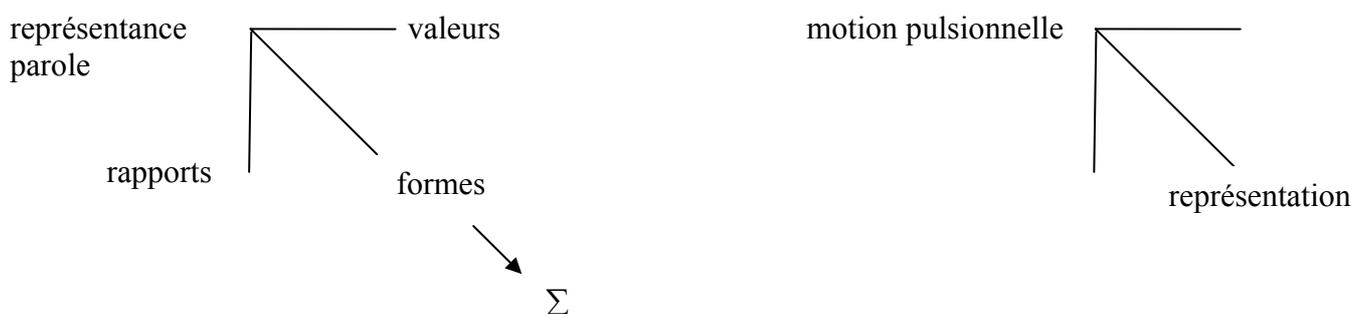
Une inhibition fonctionnelle ne touche pas radicalement une fonction *in extenso* (comme un barrage, façon schizophrénie selon Bleuler), mais sa force ou son intensité.

Pour le symptôme névrotique la part belle est donnée à l'extension au détriment de l'intension (sachant que la dialectique entre ces deux pôles est conservée : il s'agit là d'un simple effet de présentation), mais sans coupure (sans barrage) de l'extension avec l'intension néanmoins opératoire. Je distingue donc la psychose, comme fixation à un (ou des) niveau(x) extensionnel(s), de la névrose qui se contente de « présenter » les mêmes difficultés sans les mettre effectivement en œuvre. Une position limite, et plus exactement littorale, joue entre présentation névrotique et réalisation psychotique de l'extension.

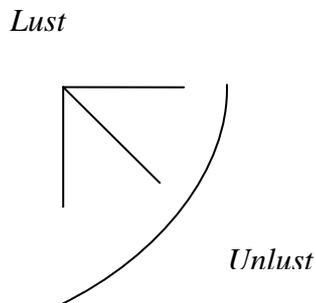
2. Le symptôme

Dès lors le symptôme, comme extérieur, à mon avis moins au moi, qu'au sujet en son narcissisme, a trait au refoulement. Comme l'inhibition il est donc tributaire d'un effet de restriction. Le refoulement, touchant le versant « représentation » de la représentance de représentation, implique l'absence de satisfaction pulsionnelle dont il prend la place. Au sens de la névrose, le symptôme attient à la phase « dédit de l'Autre » (*Versagung*) de la construction symbolique par négations successives. Que le refoulement prenne son origine dans le moi n'indique pas en effet qu'il reste situé à ce niveau topique. Plutôt a-t-il trait à une dialectique à trois termes pris dans une même connexion ternaire, et non plus à ceux-ci considérés deux par deux comme pour l'inhibition. Cette antinomie du moi avec le ça dépend du surmoi, par exemple. Et la représentation en cause se maintient inconsciente selon une formation de substitut.

Mais le problème est en fait plus ardu à envisager, car la question a trait maintenant au versant « représentance » de la représentance de représentation (ce qui a pour moi le sens de représentance valant représentation et de représentation mettant en forme la représentance pour entrer dans des rapports neufs). Ces données sont impliquées comme extensionnelles,



quand la représentance comme telle est pour moi le paradigme (phallique) de toute fonction subjective (qu'elle soit pulsion, désir ou jouissance). La structure de *Lust* de la représentance, si elle s'avère elle-même liée à une représentation refoulée, prend un caractère d'*Unlust*. La transformation de *Lust* en *Unlust*, en ce qu'elle concerne la même fonction, tient pour moi au rapport du sujet (*Ich* ou moi) à l'Autre (*der Andere, die andere Person, voire das Andere*) :

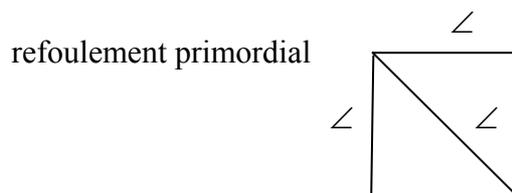


la fonction princeps de supposition inhérente au signifiant (qui n'existe que sous condition que la seule supposition de ce qu'il induirait s'il était là, en terme de successeur, trouve par anticipation et rétroaction son fondement dans la nécessité de faire dépendre la supposition initiale de l'appel que l'existence prise comme effective d'un signifiant lance à son antécédent : c'est dire que la supposition a une structure réversible entre antécédent et successeur) ne trouve pas d'expression que l'Autre puisse prendre à son compte ; ce qui était donc inhérent à la promesse que cette supposition impliquait de la part de l'Autre, s'avère maintenant annulé : l'Autre se dédit de sa promesse.

2.1. Le refoulement et l'affect

Si le problème tient au refoulement de la représentance en propre (et non plus en tant que représentation), Freud l'a déjà résolu en terme de refoulement primordial (le refoulement proprement dit touchant donc la même fonction mais prise selon son extension imaginaire comme représentation) ; reste donc à savoir en quoi consiste le refoulement primordial. La réponse est simple, puisque la représentance vaut comme affect si elle est détachée de la représentation³, cet affect refoulé transparait comme angoisse. De façon plus topique, ce refoulement indique l'influence du moi sur le ça. Cela concerne (du fait du rapport à l'extérieur qui conditionne comme conscience le préconscient) la perception. De ce fait le moi en utilise la fonction (*via* le signe) pour répondre aux exigences internes du ça comme si elles venaient de l'extérieur, mais dans le langage *Lust/Unlust* du ça : il suffit de répondre par le déplaisir pour que le ça obtempère. L'angoisse constitue le signal de ce déplaisir, l'index d'une fonction de déplaisir.

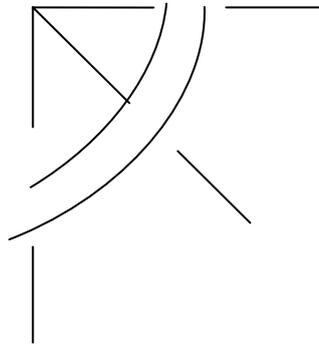
Entendons en quoi le refoulement (*Verdrängung*) n'est pas la forclusion (*Verwerfung*).



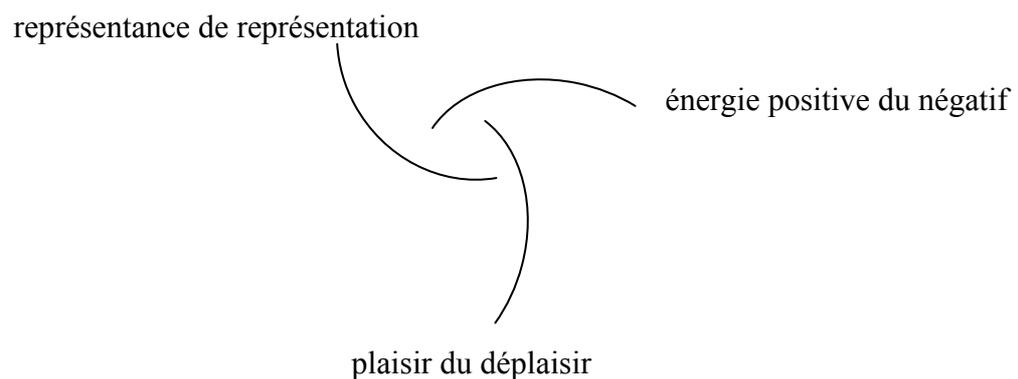
Le refoulement correspond à l'accentuation du mouvement fonctionnel vers l'extension, non sans remise en jeu de cette (ces) extension(s) par l'intension, en terme de refoulement

³ S. Freud, « Le refoulement », in *Métapsychologie*;

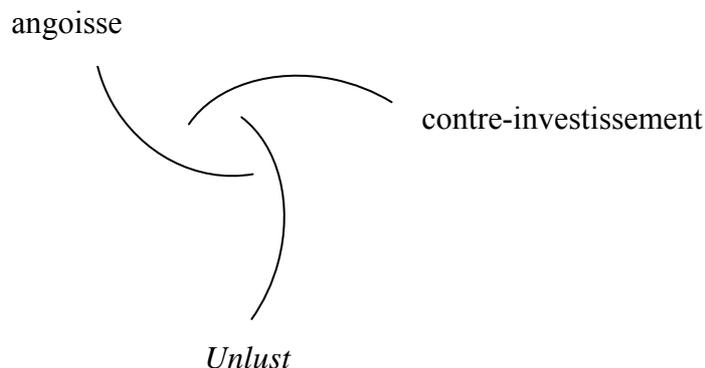
primordial. La forclusion suppose cette dialectique rompue, donnant la part belle aussi aux extensions, mais sans plus d'implication de l'intension. Plus relativement, une forclusion partielle (sur un seul des trois axes), ou à moindre proportion, prend le même aspect d'une dialectique (peut-être plus économique que dynamique) accentuant l'extension contre l'intension.



Nous avons ainsi trois niveaux de présentation (*Darstellung*) des rapports du moi et du ça : (1) en termes de représentance et de représentation, (2) en termes de plaisir et de déplaisir référés à ceux-ci comme appréciation du sujet, (3) maintenant en termes d'énergie relative à ces fonctions de plaisir et de déplaisir. La jouissance est donc la fonction qui faufile ces différents discours. Je les donnerai comme liés de façon borroméenne entre eux,

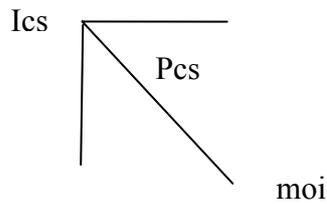


d'autant que la jouissance peut alors être prise comme le groupe fondamental du nœud qu'ils constituent.



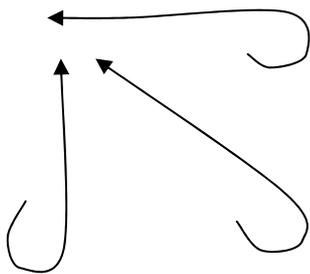
D'une façon dialectique cela peut se dire, comme le fait Freud, selon un tel nœud : « Le moi retire son investissement (préconscient) de la représentance pulsionnelle à refouler et l'utilise à libérer le déplaisir (l'angoisse) » (p.9). Voilà pour la conjonction des modes de présentation topique et dynamique. Le problème est cependant de savoir *comment* le moi

retire son investissement de la représentance pulsionnelle, si l'on admet que le lien du moi à l'inconscient passe par le préconscient.

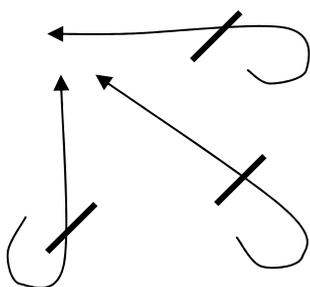


Reste le point de vue économique. Mais celui-ci n'est rien que la concrétisation de la conjonction des précédents, car l'angoisse ne vient pas d'un accroissement d'investissement de la part du moi mais simplement comme résurgence d'un investissement déjà accumulé lié à la présence (*vorhanden*) d'une image de souvenir transformée en affect (passage de la représentation à la représentance). Les états d'affects comme extensionnels (disant « état », Freud, je pense, les distingue de la « fonction » affective) sont les supports rétrogrédients, comme « symboles de souvenirs (*Erinnerungssymbole*) », de leur devenir fonctionnel lors de leur réactualisation. Un tel « symbole [d']affect », comme constitutif de l'affect, est la présupposition d'un refoulement primordial supposé lui antécéder.

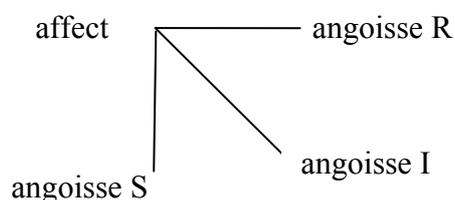
Ici il s'agit de considérer comment l'extension alimente l'intension (à mon sens, par voie d'interprétation) ;



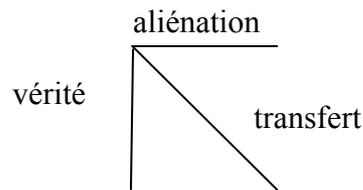
comment la prévalence du point de vue extensionnel désalimente l'intension ;



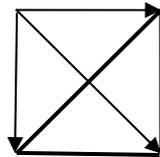
et dans ce cas en quoi, de *Lust* à *Unlust*, la même question se pose, donnée en terme d'affect quand il s'agit de le saisir au travers de l'angoisse. Auquel cas, pourquoi ne pas distinguer l'angoisse — en tant cette fois qu'extensionnelle, en tant que reprise de l'affect intensionnel — comme angoisse réelle, angoisse imaginaire, angoisse symbolique ?



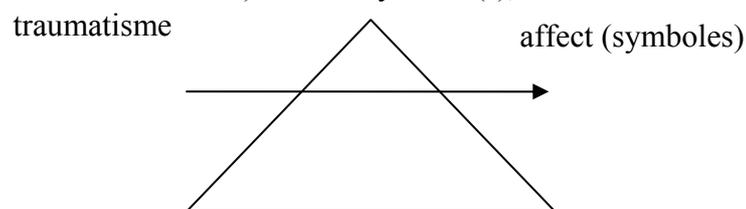
Entre intension et extensions, c'est discuter du transfert et de l'identification, comme de l'aliénation et de la vérité,



comme du rapport conscientisé des extensions entre elles.

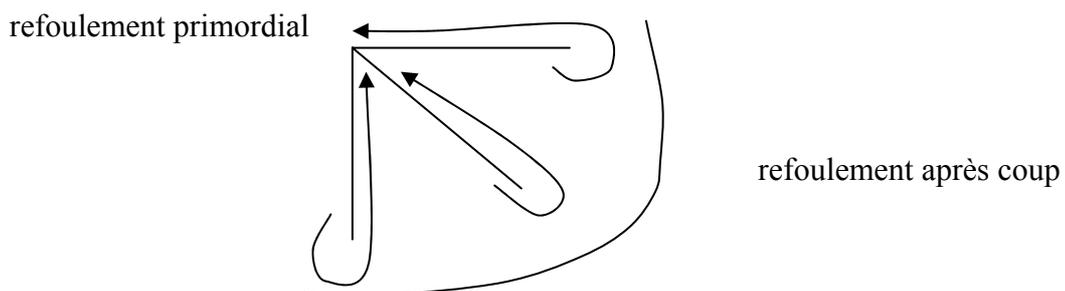


Pour moi le lien que Freud effectue de l'affect à l'image « mnésique » productrice d'angoisse, cet aller-retour est symptôme. Aussi faut-il distinguer le réel du traumatisme de sa reprise affective (de son incorporation) comme symbole(s),



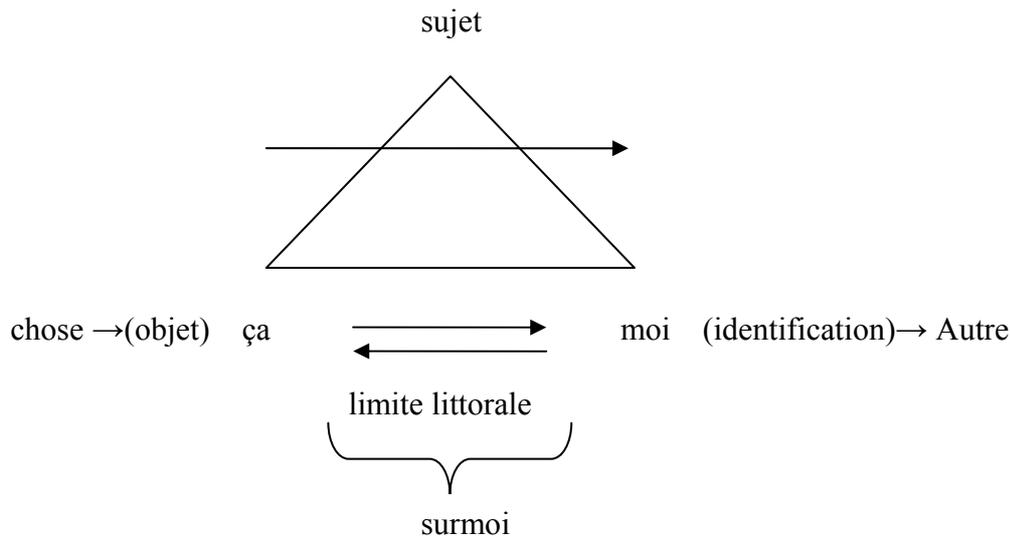
même si on en évacue l'angoisse (le traumatisme) de la naissance que Freud récuse. Ce passage, je le dis littoral car il concerne des mêmes fonctions, autrement conçues.

À cet égard, au-delà des incertitudes de Freud (p.10 : « il est impossible d'en décider actuellement »), j'aurais tendance à prendre la limite (*Abgrenzung*) entre refoulement primordial et refoulement après-coup comme frontière littorale entre eux, selon une définition qui infléchit d'un ajout celle de Lacan :



les liens de l'un à l'autre sont constitués de la même « matière » simplement autrement considérée (représentance et représentation). Le passage de l'intension (représentance) à l'extension (représentation) se faisant dans ce sens de façon progrédiente et, dans l'autre sens, de façon rétrogrédiente. En l'occurrence, si des facteurs quantitatifs interviennent pour qu'on puisse parler d'économie (et je les dirais plutôt « quotitatifs », suivant Cournot en ce sens), c'est qu'il s'agit bien de « valeurs affectives » comme disait Freud en 1894 en français pour parler explicitement d'*Affekbetrag*, cote d'affect.

Pour moi, en termes de littoralité opérant dans le trait d'esprit, le symptôme consiste à maintenir au sein des rapports symboliques sujet-Autre la qualité d'impossibilité qui spécifie le non-rapport comme réel.

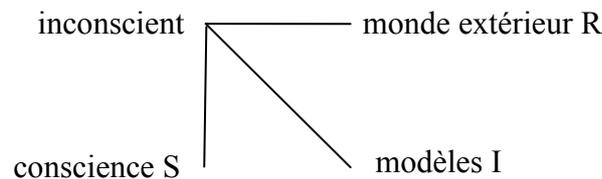


2.2 La motion pulsionnelle

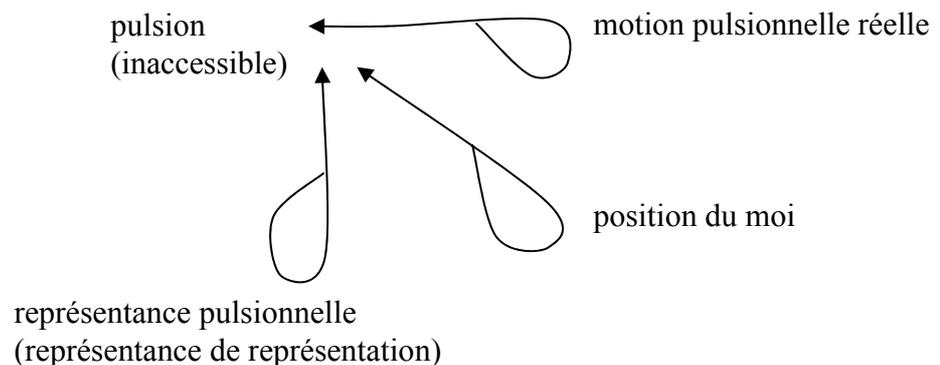
Reste à définir ce qu'est la motion pulsionnelle. De prime abord je l'identifie à la représentance, qui est le foncteur actif, pure fonction. Si elle est refoulée (refoulement primordial), ce refoulement a pour conséquence de symptomatiser la représentation qui lui équivaut.

Si de plus le refoulement est complet, la motion pulsionnelle disparaît dans son substitut qui est aussi celui de son équivalent représentatif. Le déplaisir disparaît et le processus ne prend qu'un caractère machinique de compulsion (*Zwang*). Simplement le succédané représentatif fait symptôme.

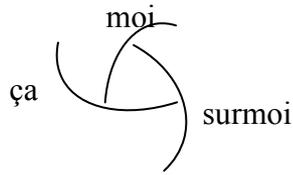
Si l'on prend bien, comme il se doit, le monde comme extensionnel, il faudra bien le diversifier selon les catégories du réel, du symbolique et de l'imaginaire.



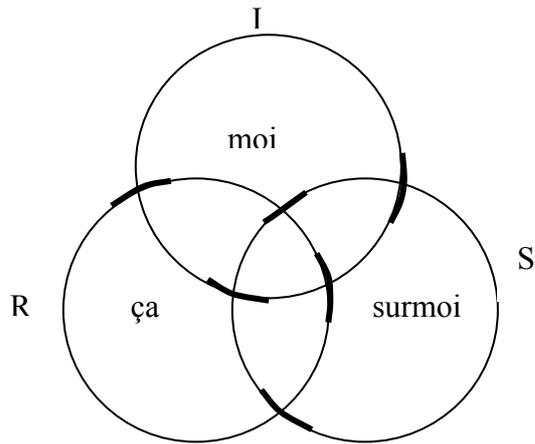
En cas de refoulement le moi agit de façon déconstructive depuis chacune de ces extensions.



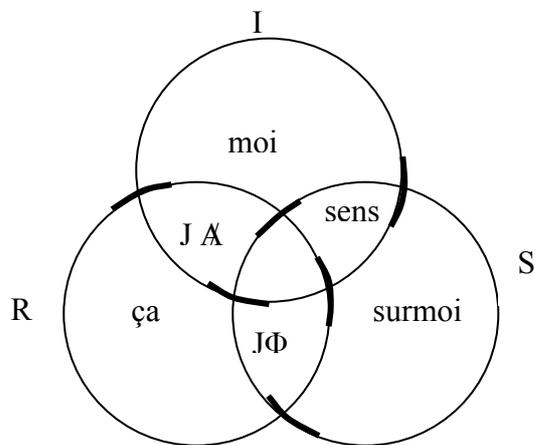
En redisant la seconde topique dans la première,



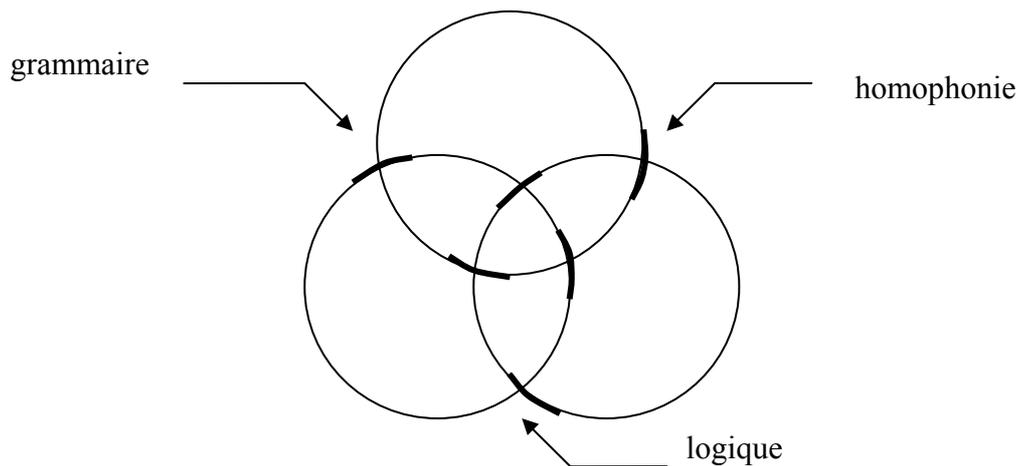
Freud constitue le nœud borroméen



La seconde topique s'inscrit comme champs, ou surfaces d'empan, au sein des ronds proprement constitutifs du nœud. Lacan y inscrit d'autant les fonctions de jouissance

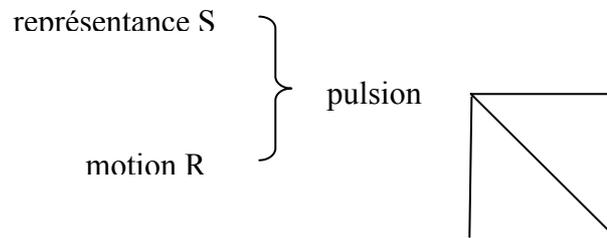


et les points-nœud.

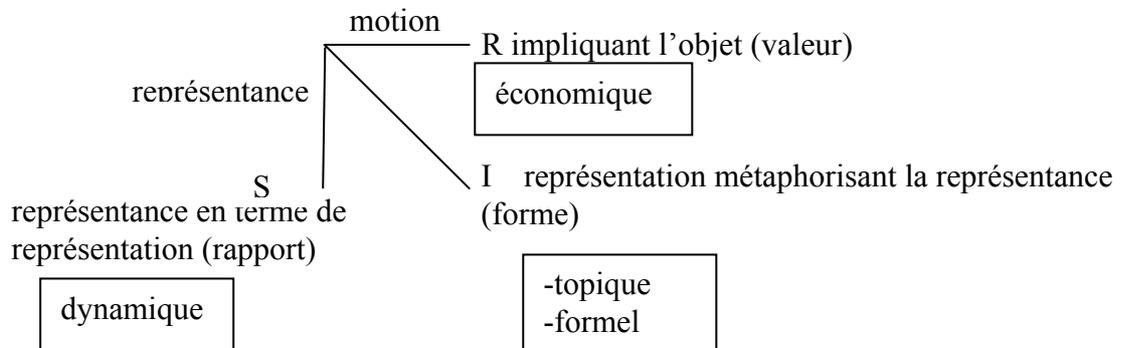


Surtout Freud récuse la conception duelle (et supposée psychanalytique) du monde (rationnel vs démoniaque, p. 12). Affaire d'*Aufklärung* bien comprise : la dialectique interne à l'*Aufklärung* n'empêche pas de l'opposer à l'obscurantisme des anti-Lumières.

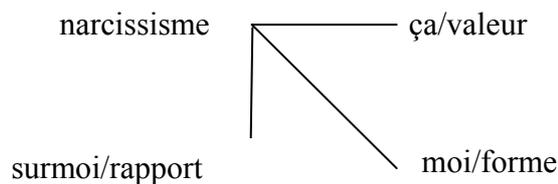
De fait, il faut conjindre *en intensión* réel et symbolique, qui se déploient en extension,



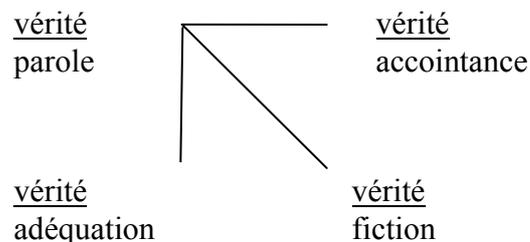
pour permettre les divers modes d'appréhension de la pulsion (et plus largement de l'intension). Je les schématise simplement.



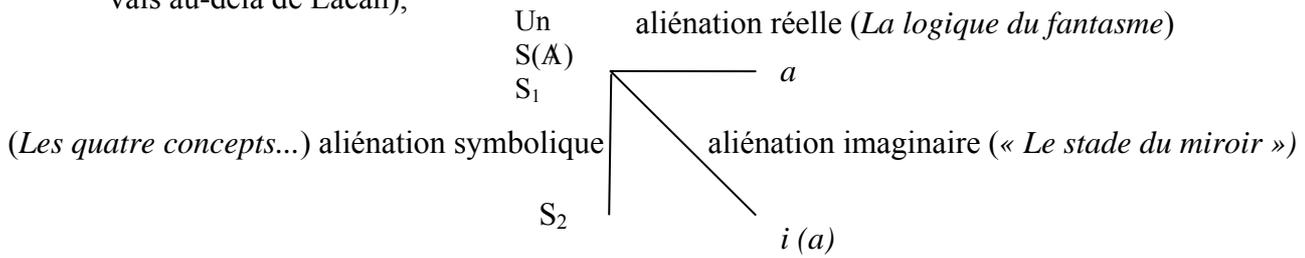
Sur cette base on peut redispser la seconde topique de Freud



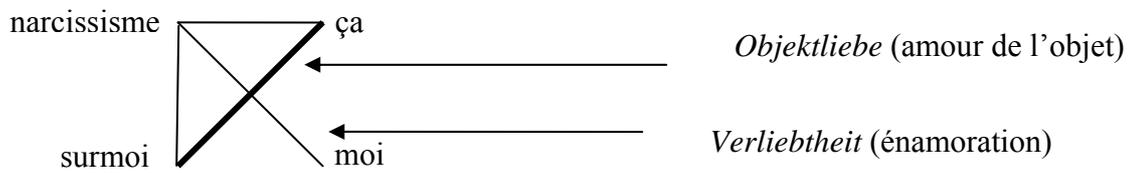
qui donne *la distention* (Augustin) du sujet selon les termes de la vérité.



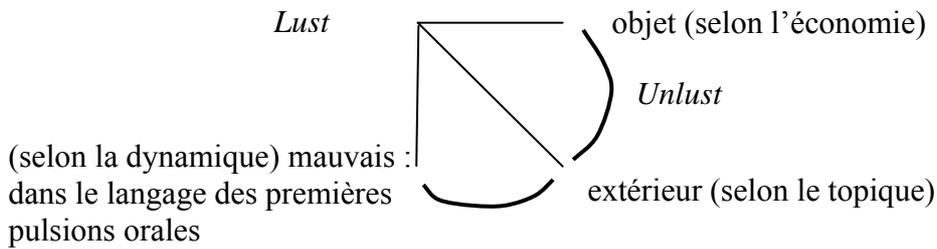
Aussi s'agit-il de rapporter cette vérité, allant de pair avec les divers modes de l'aliénation (je vais au-delà de Lacan),



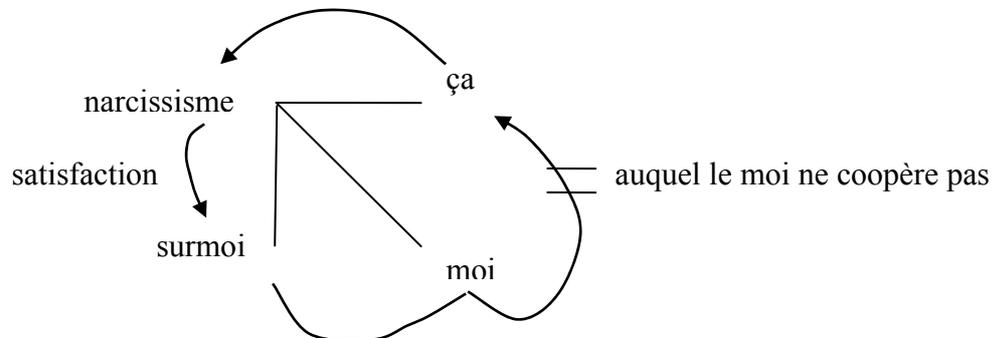
aux modes d'amour freudiens.



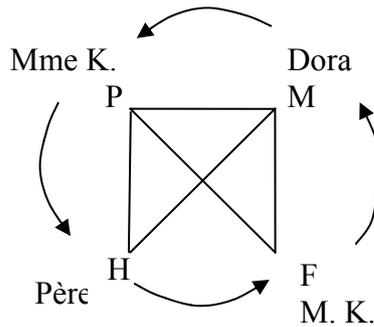
Aussi les divers registres de l'extension sont-ils des traductions de la même chose dans des langages différents (selon ce qu'en dit Freud dans « La dénégation »).



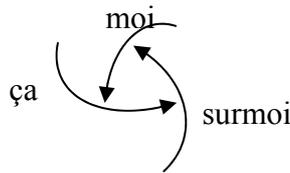
Et lorsque Freud évoque (p.7) l'investissement pulsionnel pouvant apporter satisfaction, mais auquel le moi ne coopère pas, influence éventuelle du surmoi,



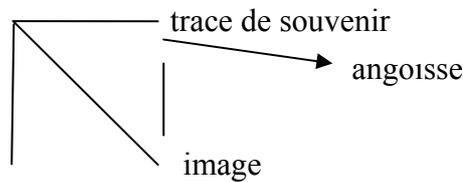
on se trouve dans une schématisation comparable à celle qu'on peut faire de la position œdipienne de Dora



dont je fais le paradigme de l'hystérie. Avec cette note supplémentaire :



Dans tout cela la difficulté tient à la transformation de l'image mémorielle en déplaisir (lié de ce fait à l'angoisse) sous l'effet du retrait de l'investissement pulsionnel. Le point de vue antérieur était donc pour Freud lui-même insuffisamment métapsychologique : ce n'est pas que l'énergie retirée de l'investissement se transforme en déplaisir ou angoisse, mais c'est bien que l'image se transforme en angoisse.

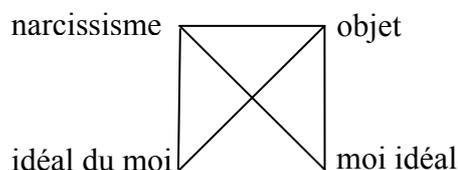


Le lien forme-modèle se transforme en objet (non sans angoisse) en passant par la trace qui fait souvenir et cette transformation en objet s'opère sous la houlette du signifiant (spécifiable comme surmoi).

Le symptôme compulsif, lui plus exactement, est la prise en compte de l'éradication du lien *Lust/Unlust*, absence dont se définit la compulsion en ouvrant à la substitution de la représentation faisant symptôme.

3. Le moi

Dans cette veine, le *Ich* est à entendre moins comme le « moi » de la psychologie qu'en tant que sujet, sous ses divers avatars du narcissisme primordial, de l'objet et des idéaux.



Aussi la dialectique précédente peut elle s'extérioriser comme rapport au monde (comprenant objets et idéaux).

Ici Freud indique d'emblée (p.13) que le hors point de vue doit prévaloir contre tout point de vue ayant tendance à piquer tel aspect ou tel autre, partiel, plutôt qu'une saisie d'ensemble de la structure dans sa complexité. Ainsi l'asphéricité de celle-ci peut-elle s'entendre comme trèfle, voire double huit intérieur.



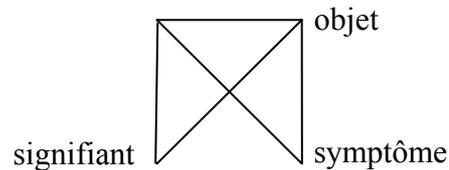
C'est qu'à la fois le moi est identique au ça et au surmoi, bien qu'il s'en différencie.

3.1. Le moi est l'organisation du ça

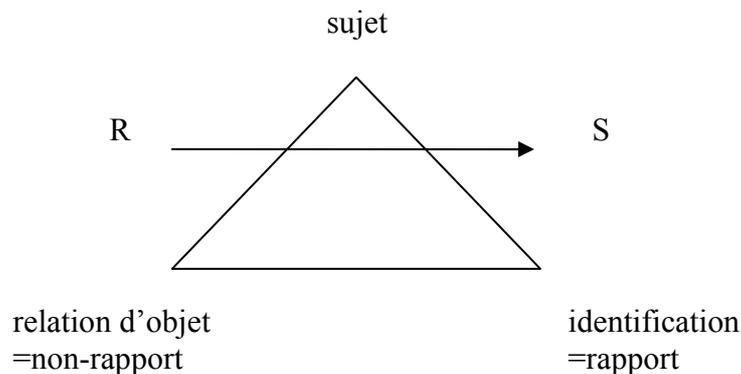
Non pas que le moi soit une partie du ça, il est bien plutôt la même chose mais organisée, c'est-à-dire suivant des contraintes que par définition le ça ne connaît pas — celles du surmoi. Ainsi s'explique ce qui, d'une part, n'appelle pas de différenciation quand, d'autre part, il faut distinguer entre motion pulsionnelle et représentance pulsionnelle. La motion concerne la ça, et la représentance, à mon avis, n'en est que la reprise organisée qui plus est en termes de représentation, alors propre au moi. C'est dire que les contraintes du surmoi ne sont que celles du signifiant. Le symptôme a donc une valeur déconstructive de retour à l'inorganisation du ça, mais — et c'est bien le paradoxe de tout symptôme — en termes pourtant organisés. C'est pourquoi le symptôme est à la fois structuré et pourtant brut d'organisation, du moins à son niveau économique, quant au poids ou à la valeur (*i.e.* à la cotation d'affect) qu'il prend dans l'existence du sujet. En cela je conçois la motion pulsionnelle comme l'index de la fonction en intension qu'est la pulsion, sinon cette pulsion elle-même, indistincte de ce qui la mobilise ou comme mobilisation. En face de quoi ses saisies en extension en donnent différentes facettes : à la fois elle persiste comme fonctionnelle dans toutes ses extensions (« tous ses rejets jouissant également du même privilège d'extraterritorialité » (p.14) qui signe l'intensionnel) et, en même temps, chaque extension, prenant un caractère d'organisation (mise en valeur, mise en forme, mise en rapport), dépasse la donnée brute de la motion pulsionnelle pour la redéfinir selon divers aspects que sont l'objet, le trajet, et le but pulsionnels. Pour Freud cela se présente (asphériquement) comme annexion (*ibid.*) des ces parties organisées et intégration en leur sein. Le passage de la jouissance (phallique) à l'extension est un gain (*ibid.*) où Lacan reconnaîtra l'objet *a* comme plus-de-jouir.

Aussi, comme dit Freud, la lutte contre la motion pulsionnelle aboutit, *via* le refoulement, à la formation du symptôme, soit que cette lutte se soit épuisée dans cette construction, soit qu'elle se prolonge en lutte contre le symptôme (*ibid.*) Ainsi voit-on l'organisation du moi s'établir de deux façons. (1) Comme structure signifiante, il est transfixé par une « libre circulation » des extensions (représentations, etc.) opérant les unes sur les autres, selon une « compulsion à la synthèse » (*ibid.*). En ce sens, le moi cherche à s'intégrer le symptôme.

Ici vient la question : qu'est-ce que le moi (le sujet) peut faire d'un processus (je dirais plutôt : une fonction) porté au symptôme, étant donné que la vérité en acte (soit la parole qui implique la vérité parlant Je) surgit comme agent de ce processus même ? Et le refoulement qui évacue cette fonction prise en extension, dans sa portée conceptuelle, la maintient néanmoins à disposition en tant que fonction en intension, à un niveau de « contenu » du concept. Aussi la vérité se maintient-elle malgré tout refoulement. Et la mise en forme du symptôme implique quand même sa valeur de vérité comme objet.



Comme organisation, le sujet est cette structure même. Mais comme moi, il est plutôt un tenant d'une théorie de la structure. Faisant passer de la relation d'objet à l'identification, selon le trait d'esprit,



il prend une structure littorale asphérique qui le rend dépendant de la transcription symbolique du réel, laquelle est pulsion. Le transfert est la prise en compte subjective (*organisée* subjectivement) de la pulsion comme extra-subjective (signifiante). Il est l'organisation subjective du rapport signifiant, passant du rapport impossible avec l'objet à l'identification nécessaire avec l'Autre. Et cette organisation subjective vaut bien en tant que sujet, *i. e.* entre deux personnes. C'est le sujet supposé savoir de Lacan : le sujet implique l'Autre en tiers selon un savoir qu'il lui suppose, relatif à sa propre position de désir subjectif selon l'hypothèse qu'il se formule que cet Autre ait le même. Ce faisant le transfert, comparable au sujet, opère comme métaphore d'un lien signifiant.

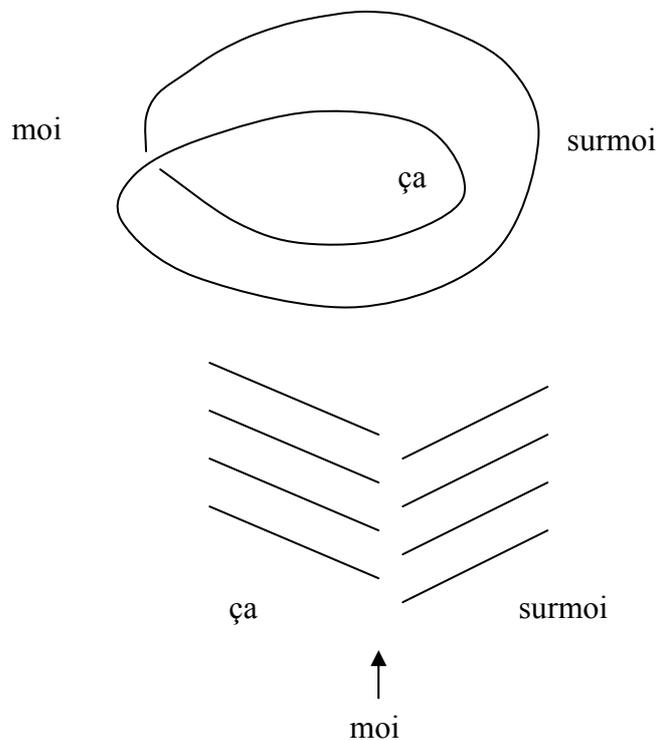
La différence que fait Freud en 1925 (dans « La dénégation »), entre processus affectif et contenu intellectuel, se prolonge maintenant comme différence entre le ça processuel et le moi ouvrant au refoulement. Entre les deux, les maintenant dans leur disparité, opère le symptôme. Cette structure, entre moi et non-moi, implique un processus propre au sujet avec un but de conciliation et de reconstitution des réseaux oblitérés⁴. Elle fonctionne avec une libre circulation et une réactivité réciproque de toutes ses composantes (*ibid.*). En face de quoi, prenant un caractère étranger au moi, la déconstruction va dans le sens de la pulsion de mort et des pulsions sexuelles, vers l'intension. Mais dans tout cela le « monde » intérieur prend extensionnellement les mêmes caractères pour le sujet que le monde extérieur effectif.

⁴ Sur le lien du *je* au *pas-je* (soit le ça, comme tout le reste de la structure grammaticale, voir Lacan, *La logique du fantasme*, séance du .

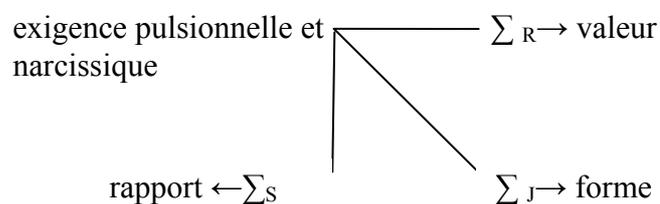
Aussi le symptôme représente-t-il (*repräsentiert*, G. W., p.126) un fragment du monde intérieur, distinct du moi. Ici la question vient (selon l'article de Freud sur « Les pulsions et leurs avatars ») de situer le symptôme directement en rapport avec la pulsion (qui est le représentant, *der Repräsentant*, du réel somatique dans le psychique symbolique) ou s'il vient la représenter (au sens de la représentation, *die Repräsentanz*) comme représentation de représentation.

3.2. La position littorale du symptôme

La nature de compromis des symptômes hystériques, entre besoin de satisfaction et besoin de punition, se présente ainsi comme littorale entre le moi (exigence (*Forderung*) de punition) et le ça (retour du refoulé réclamant satisfaction). Ainsi le moi n'est-il pas une structure ni extérieure au ça ni extérieure au surmoi. Il participe des deux comme frontière littorale — Freud parle de poste frontière investi/occupé à la fois par les deux pays (p. 15). Comme je schématise le littoral par une structure asphérique, le moi a un caractère d'unarité, faisant lien entre ça et surmoi, dont il n'est que concrétion particulière, et paradoxalement concrétion fondée de béance.



Dès lors, produit de compromis du moi à la fois avec le ça et le surmoi, le symptôme a lui-même une position littorale, visant à faire taire une demande (*Anforderung*) du surmoi et en même temps à repousser une exigence du monde extérieur (*Anspruch*). Ainsi le symptôme est-il identifié avec le moi, et tire-t-il sa valeur de cette identification, valeur distincte de sa forme, comme des rapports qu'il entretient à partir de là. Aussi y a-t-il à prendre en compte le symptôme sous l'angle des trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire



Cette organisation extensionnelle du moi prend dès lors une raison d'être littorale qui justifie sa fonction : tout autant le symptôme lie-t-il ce qu'il induit d'incapacitation (du moi) avec les bénéfices inhérents aux satisfactions qu'il apporte aux exigences du ça et du surmoi.

Dans d'autres cas que l'hystérie (obsession, paranoïa), c'est la satisfaction narcissique elle-même qui accorde sa valeur au symptôme. Mais à tout coup c'est l'*incorporation* du symptôme au moi qui est en jeu. Aussi faut-il bien entendre que ce « lien de conciliation » (p.16) entre le moi et le symptôme fait de l'un et de l'autre des organisations proprement littorales « difficiles à défaire » (*ibid.*) Vouloir résoudre le symptôme se heurte ainsi aux résistances du sujet, confondu avec lui et s'y reconnaissant au mieux.

(2) L'autre mécanisme de réponse du moi est de se défendre du symptôme. D'où l'on saisit que résistance et défense, loin de se recouvrir, sont antinomiques. La résistance est l'effet d'accommodation du sujet au symptôme. La défense vient lutter contre. Aussi faut-il considérer dans chaque cas à quoi tient la formation de symptôme et si elle détermine résistance ou défense.

Le symptôme prend *valeur* dans l'affirmation de soi (p.15). Comme « moi », il traite d'importants intérêts. (je dirai : « il vertaite » pour parler de *Vertretung* = représentance, ayant une autre raison d'être que la *Repräsentanz* pulsionnelle). Mais comme valeur, le symptôme appelle encore à la mise en forme de celle-ci et par là à souligner sa raison d'être narcissique (p. 16). Aussi en soulignant la valeur de la parole (de la vérité parlant Je, *i.e.* de la vérité fonctionnelle, celle de la motion pulsionnelle), il ordonne l'existence subjective.